
Joseph Nnadi. *Les Négresses de Baudelaire.* St. Boniface: Plaines. 1994. 173 pages.

ISBN 2-921353-28-8.

On sait qu'en cette fin du vingtième siècle l'histoire littéraire traditionnelle a subi des mutations radicales. Un exemple récent et notoire se trouve dans le propos de Raphaël Confiant, auteur d'une biographie critique d'Aimé Césaire. Celui-là refuse de séparer la poétique de la politique, parallèles et entremêlées, sinon corrélatives, dans la vie de ce pionnier de la Négritude. L'étude intitulée *Aimé Césaire: une traversée paradoxale du siècle*, parue en 1993, est volontairement dérangeante, mais tonique.

Dans sa monographie, *Les Négresses de Baudelaire*, Joseph Nnadi mène une enquête semblable, dépistant dans le vécu et l'imaginaire du poète les ressorts des poèmes consacrés aux femmes noires (et blanches) que Baudelaire connut. Il se propose de faire un "effort conscient pour "décoloniser" la critique baudelairienne, pour la purger de toute trace de racisme et de "mentalité coloniale" dans l'interprétation de l'image de la femme noire de l'oeuvre de Baudelaire." Nnadi procède

en "retour[nant] aux textes comme seules sources d'objectivité et d'impartialité pour la critique littéraire." Bien entendu, il a également recours à la correspondance de Baudelaire et aux témoignages de ses contemporains.

Refusant le stéréotype de la Vénus noire, l'auteur étudie une à une les trois "négresses," la Malabaraise, Dorothée et Jeanne Duval, telles que dépeintes par le poète, à travers une grille caractérogique. Se basant sur un commentaire de Baudelaire sur *La Grande Odalisque* d'Ingres en 1846: "[...] nous ne serions pas étonné qu'il se fût servi d'une négresse pour accuser plus vigoureusement dans l'*Odalisque* certains développements et certaines sveltesse," il démontre par des arguments fort convaincants que la Dorothée de l'île Bourbon incarne la beauté noire plus que Jeanne Duval, et que l'idéal de la beauté noire était au coeur de l'esthétique baudelairienne.

Puis l'auteur passe des traits physiques, sensuels, spirituels et artistiques aux traits moraux. C'est sur ce terrain, me semble-t-il, qu'il échoue. Et à plusieurs reprises: en commentant l'air "trionphant et paresseux" de Dorothée, Nnadi précise qu'"il s'agit ici d'une cer-

taine mollesse spirituelle, cette soeur de la luxure, que l'Eglise catholique compte parmi les sept péchés capitaux" (p. 36). Un peu plus loin (p. 42) il y retourne avec une curieuse interprétation de "cette enfant gâtée" dans le poème "Bien loin d'ici":

C'est la chambre de Dorothée.
La brise et l'eau chantent au loin
Leur chanson de sanglots heurtée
Pour bercer cette enfant gâtée.

"Ce qualificatif [...] prend ici le sens de corrompue, d'impure [...], cette enfant semble [...] patiemment guetter une proie." Et de l'absoudre avec un air édifiant: "Néanmoins, malgré la vie mesquine qu'elle mène, [elle] garde aussi un minimum de spiritualité. Elle sait goûter au moins le chant plaintif des bassins, et, comme Baudelaire, se montre sensible à la proximité de la mer." Dommage que le critique ne se soit pas montré sensible au poète qui dépeint la belle Dorothée sans condescendance, de façon sensuelle et spirituelle. Plus vraisemblablement, elle aurait été gâtée par son maître. Par ailleurs, aucun trait prédateur ne se manifeste dans ce sonnet galant, et "cette fille très parée, /Tranquille et toujours préparée," autrement dit (dans la glose de Crépet-Blin, p. 579) elle serait "toujours prête à

accueillir les hommages amoureux de son maître."

Un autre jugement subjectif vient affaiblir son excellente analyse antibourgeoise et antiraciste de la place unique qu'occupe Jeanne Duval dans l'esthétique et la poétique baudelairiennes. "Et, dans les tercets tant controversés de "Je te donne ces vers afin que si mon nom", elle a le caractère du vampire, "être maudit", de l'oeuvre d'art et de la mort [...]" (p. 143). Maudit par qui? **that is the question.** D'après nous, Jeanne serait maudite par la société bourgeoise et bien-pensante, comme le voit clairement Nnadi lui-même lorsqu'il cite la lettre de Mme Sabatier: "Que dois-je penser quand je te vois fuir mes caresses si ce n'est que tu penses à l'autre, dont l'âme et la face noires viennent se placer entre nous?" pour conclure: "En composant "A Une Malabaraise" en 1841, Baudelaire semble, déjà à l'âge de 20 ans, se faire l'écho des préjugés collectifs de sa société à l'égard de l'hyper-érotisme de la négresse. La plainte ultérieure de La Présidente témoigne également de ces préjugés sociaux, collectifs; et jette de la lumière sur le caractère de celle-ci plutôt que sur Baudelaire ou sur Jeanne elle-même" (p. 67).

Dans sa Conclusion Nnadi porte ses analyses et critiques de la mentalité bourgeoise plus avant dans le siècle de Baudelaire: Loti et Gide continueraient à nourrir la légende de la sensualité bestiale de la femme noire. Fanon a magistralement éclairé les fantasmes sexuels inhérents aux rapports du colon blanc et du noir colonisé. Sans doute le mythe de la provocation sensuelle des femmes noires doit être compris à la lumière de Fanon.

L'auteur en concluant relève le fait que, malgré de grands efforts par les Crépet pour réhabiliter Jeanne, "la légende leur a survécu." Ça ne devrait étonner personne. C'est toujours à refaire, car la mentalité bourgeoise chérit ses stéréotypes. Lorsque le critique Baudelaire méditait sur la phrase qui préfaçait *Les Misérables* de Victor Hugo: "Tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles," il s'est écrié: "*Tant que...*!" Hélas! autant dire TOUJOURS!"

Joseph Nnadi avait promis, dans *Visions de l'Afrique dans l'oeuvre de Baudelaire* (Yaoundé: Éditions Clé, 1980), que "L'étude approfondie de la femme noire et de la conception baude-

lairienne de "l'idée de la beauté noire" fera l'objet d'un futur travail" (p. 14). La promesse, il l'a tenue. Il a bien fait de décoloniser et de démythifier la critique baudelairienne. Mais si Baudelaire a raison, d'autres livres de la nature de celui-ci pourront, un autre jour, ne pas être inutiles.

Melvin Zimmerman
Université York

Claude Esteban. *Quelqu'un commence à parler dans une chambre.* Paris: Flammarion. 1995. 167 pages. 89 FF. ISBN 2-08-06-7175-8.

For almost thirty years Claude Esteban has graced the literary scene with his rich poetical production, his translations of Paz, Guillèn, Borges, Gongora, Quevedo and others, his critical writings on art and poetry. His recent works include *Le Travail du visible* (1992), *Sept jours d'hier* (1993) and the Paz translation, *La Flamme double*. *Quelqu'un commence à parler dans une chambre* is a book offering a variety of forms and tones